

reaux de papier ; le lierre jaunissait par endroits ; l'air sentait le malheur.

A peine étais-je en face de la porte aux ais disjoints qu'un cri lugubre, rauque, à la fois plaintif et menaçant comme le cri du jeune tigre, partit de l'intérieur : quelque chose d'étrange se passait là.

J'entre brusquement et je me trouve en présence d'un hideux et navrant spectacle. Une femme de *trente à cinquante ans* se tordait convulsivement sur la glaise battue qui servait de pavé. On eût dit que des charbons embrasés lui pleuvaient sur les membres. Ses ongles déchiraient le sol, ses jambes s'allongeaient et se raccourcissaient par un mouvement pareil au va et vient d'un piston de machine. Une écume savonneuse tombait de sa bouche grimaçante sur des cheveux blonds échappés à son bonnet d'indienne. Ses dents grinçaient, et ses yeux roulaient dans l'orbite à la façon des yeux de poupée qu'un doigt d'enfant fait mouvoir.

Près d'elle une vieille femme, plus noire et plus mégère qu'une ortie flétrie, essayait de lui tenir la tête pour l'empêcher de se briser le crâne sur le seuil de pierre. C'était sans doute la mère ou la grand-mère. D'un âge plus incertain encore que l'épileptique, on pouvait lui donner plusieurs siècles en comptant une année seulement par chaque ride. Des mèches de cheveux gris-sale se tordaient à son front terroux. Toute sa figure portait les traces des longues haines, des remords, du désespoir. Elle avait souffert et fait souffrir ; et si on lui eût demandé, comme autrefois à la sybille : « Que veux-tu ? » sans doute, elle eût répondu : « Mourir ».

— Il n'y a rien à faire, me dit-elle d'une voix semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise. Nous sommes habituées à cela. Tenez elle va se relever et il n'y paraîtra plus !

Je sortis le cœur gros.

Un paysan, arrêté dans la rue, crut devoir me dire : « Oh ! Monsieur, ici, dans le pays, on n'y prend pas garde ! elle tire à sa fin ; elle tombe maintenant tous les jours. Ils ont ce qu'ils méritent !... »

Toute autre protestation que le silence eût été inutile. Je passai mon chemin sans répondre.

Je connaissais le curé du village pour l'avoir rencontré souvent chez un de ses confrères. C'était un homme mûr, presque un vieillard, prudent et zélé, venu jeune dans cette paroisse, et dont les cheveux avaient blanchi à la peine. Il piochait, sarclait, arrosait depuis trente ans le champ du père de famille, et, malgré sa vigilance, l'ennemi semait toujours à pleine main l'ivraie. Quel coin de la terre échappe à l'inférieur sèmeur ?